

« A contre-courant »¹ Transgression et redéfinition des rapports sociaux de sexe dans le travail journalistique et littéraire d'une intellectuelle « scandaleuse » : Sanaa Elaji (Maroc)

Isabelle CHARPENTIER

Université de Versailles ó Saint-Quentin-en-Yvelines

Centre de Sociologie Européenne (CSE ó EHESS ó CNRS)

Jeune (elle est née en 1977 à Casablanca), issue de milieu populaire analphabète, diplômée de l'enseignement supérieur, célibataire active et indépendante vivant seule dans la capitale économique marocaine depuis plusieurs années, Sanaa Elaji est journaliste et écrivaine. Ancienne chroniqueuse dans deux magazines francophones (le mensuel féminin *Citadine* et *TelQuel*, hebdomadaire d'information générale le plus lu au Maroc) et un quotidien arabophone « progressiste », *Assahra Al Maghribya*, elle a ensuite travaillé en *free lance* pour l'hebdomadaire d'actualité *Nichane*¹, créé en septembre 2006, équivalent de *TelQuel* en arabe classique et dialectal marocain, appartenant au même groupe de presse dirigé par le journaliste Ahmed Réda Benchemsi², mais disposant d'une équipe rédactionnelle spécifique, avant d'intégrer le magazine comme salariée en mars 2007. Auparavant chargée de production

¹ Tiré à 15 000 exemplaires au printemps 2007, l'hebdomadaire en est à 30 000 aujourd'hui.

² D'après des sources diverses recueillies directement auprès d'interlocuteurs marocains, le groupe de presse *TelQuel* (comprenant les hebdomadaires *TelQuel* en français et *Nichane* en arabe) semble marquer le champ journalistique chérifien par son autonomie vis-à-vis des groupes de pression traditionnels, qu'ils soient religieux ou politiques. Ayant valu aux rédactions plusieurs déboires judiciaires, la liberté de ton, le style « direct » et la « qualité » journalistique des articles, des reportages, des dossiers spéciaux hebdomadaires, mais aussi des éditoriaux prenant souvent pour thèmes des « faits de société » sur lesquels pèsent des tabous, sont souvent soulignés, de même que leur « professionnalisme ». Affichant une moyenne d'âge de 30 ans, c'est dans les rédactions de *TelQuel* et de *Nichane* que l'on trouve le plus de journalistes diplômés, issus notamment de l'École de Journalisme de Casablanca ou de diverses écoles francophones supérieures de communication ; dans les rédactions du groupe, les journalistes apparaissent enclins à défendre une vision de leur profession parmi les plus valorisées au sein des hiérarchies internes, celle du journalisme d'investigation. Destinés surtout aux élites du pays, *TelQuel* et *Nichane* se distinguent par la ligne éditoriale mise en avant, *i.e.* décrire « le Maroc tel qu'il est ». Dans le ton et les thèmes sociétaux abordés (le salaire ou l'ommage du roi, l'homosexualité, l'usage des drogues, la prostitution, le divorce, la virginité des filles, l'infidélité féminine, le corps et la sexualité), nombre d'articles témoignent en effet de cette distance critique vis-à-vis de la religion, mais aussi des autorités étatiques. Pourtant, d'autres interlocuteurs ont aussi souligné que les journalistes « telqueliens » étaient souvent perçus ô en dehors des cercles islamistes ô comme des intellectuels aisés, urbains et « laïcs », « pro-occidentaux », parfois « arrogants » et éloignés « des préoccupations quotidiennes » des Marocains.

audiovisuelle et animatrice-chroniqueuse d'émissions économiques de TVM, première chaîne de télévision nationale marocaine, et de la 4^e, chaîne éducative publique, parallèlement conceptrice-rédactrice publicitaire salariée puis *free lance* dans une agence réputée, mais aussi comédienne dans quelques longs métrages et des téléfilms ou au théâtre à ses heures perdues ô elle dit « avoir toujours rêvé d'une carrière d'actrice » ô , envisageant de faire ponctuellement des émissions radiophoniques, la jeune femme dispose d'un carnet d'adresses étendu, tant dans les milieux d'affaires et politiques que dans les espaces culturels et intellectuels marocains. Encouragée par le soutien d'un ami écrivain, elle a également publié à compte d'auteur en 2003 dans la jeune maison d'édition casablancaise Argana un premier roman autofictionnel « remarqué³ » en arabe dialectal, intitulé *Majnounatou Youssouf*, qu'elle traduit par (*La Folle de Youssef* (cf. *infra*).

Engagée politiquement, multipliant les prises de position féministes universalistes transgressives par ses écrits, littéraires ou journalistiques, les entretiens qu'elle accorde régulièrement dans la presse ou encore sur son blog, accumulant des « trophées » exogènes au champ littéraire (elle figure ainsi en 2006 dans le palmarès « classant » construit par *TelQuel* parmi « les 50 qui feront le Maroc de demain⁴ », est membre du Centre des Jeunes Dirigeants du Maroc⁵), S. Elaji, en quête de reconnaissance, se situe à l'intersection de plusieurs champs et réseaux. Elle présente une trajectoire atypique et « en devenir » dans les champs médiatique et intellectuel marocains.

Affichant précocement des ambitions scolaires et professionnelles résolues, la jeune femme envisage les formes d'écriture journalistique et littéraire qu'elle pratique comme autant « d'armes de combat et de changement social ». Plaçant au cœur de ses réflexions la thématique du rapport au corps et à la sexualité et, plus largement, celle des rapports

³ Ce premier récit « sulfureux » a été positivement relayé dans plusieurs supports de presse écrite : pour les magazines francophones marocains, on peut citer le féminin *Femmes du Maroc* qui en a fait, à sa sortie, son « livre du mois », la célèbre rubrique « Interrogatoire » en juin 2006 de l'hebdomadaire *TelQuel* où la journaliste est chroniqueuse, titrée « On ne fait pas de politique avec ses organes génitaux » (cf. *infra*), ou encore le magazine économique *Challenges du Maroc* ; pour les magazines francophones internationaux, le portrait réalisé en mai 2006 par Y. Mouaatrif, journaliste marocaine installée en France, pour le mensuel *Jeune Afrique*, intitulé « Haro sur les tabous », et une interview dans *L'Express* (France, mai 2007) ; plusieurs supports en ligne marocains, tels *La Marocaine*, *Emarrakech*, *Magharebia* ou encore *Le Journal Hebdo* (principal concurrent en ligne des titres du groupe *TelQuel*) ont également relayé cette publication.

⁴ Il faudrait revenir précisément sur la genèse et les conditions de production de ce tableau (auto-) prophétique présentant une biographie élogique d'une quarantaine de jeunes « personnalités » des champs politique, intellectuel au sens large, religieux, sportif, administratif, économique, scientifique, médiatique, culturel et artistique, distinguées par l'équipe de l'hebdomadaire (avec laquelle elles partagent un certain nombre de propriétés sociales) comme incarnant « le Maroc de demain ». Témoignant de l'autonomisation timide du champ journalistique marocain, l'entreprise de *TelQuel* apparaît comme un « coup de force » symbolique, par lequel l'hebdomadaire s'auto-institue comme instance légitime de consécration des « jeunes talents ».

sociaux de sexe dans la société marocaine patriarcale contemporaine, s'affranchissant des frontières sexuées, cette « prétendante » multipositionnelle adopte ostensiblement dans l'espace public des discours et des comportements déstabilisant les interdits et normes communément admises, en multipliant dans ses romans, chroniques et articles les prises de position hétérodoxes : volontiers provocatrice, elle dénonce ainsi par exemple « la mascarade » que représente, selon elle, le culte de la virginité féminine à tout prix, fustige le contrôle social, moral, religieux et politique pesant sur le corps et la sexualité pré-maritale des jeunes femmes, considère le mariage traditionnel comme « une forme de prostitution légale », ou encore réhabilite, par la voix de ses héroïnes, le désir féminin et l'initiative des femmes dans la passion amoureuse. Pour elle, l'intime apparaît éminemment politique, en ce qu'il « incarne », au sens étymologique, les rapports sociaux de sexe, et qu'il est encadré par des normes genrées assurant la reproduction de la domination masculine. Parallèlement à ses activités professionnelles, c'est également au sein d'un troisième cycle pluridisciplinaire de *Gender Studies* à l'Université de Paris VIII qu'elle poursuit actuellement ses réflexions sur ces thématiques.

Encore marginale d'un point de vue littéraire, mais bien « visible » médiatiquement, la jeune femme, qui se présente volontiers ô quoique dans la dénégation ô (autant qu'elle est présentée par nombre de ses confrères) comme « celle par qui le scandale arrive », s'est aussi trouvée au cœur d'une virulente controverse politique et religieuse, née de la publication en décembre 2006 par *Nichane* d'un dossier réalisé par la journaliste (qui n'était alors que pigiste au sein de l'hebdomadaire arabophone) à propos des « noukat » (blagues populaires) circulant communément au Maroc, et portant sur trois sujets « sensibles » : la religion, la sexualité et la politique. Pour avoir publié dans un encadré certaines de ces blagues à titre d'illustrations d'articles analytiques, et sous la pression de partis islamistes radicaux, S. Elaji et Driss Ksikes, directeur de la publication de l'hebdomadaire, ont été poursuivis par l'État marocain pour « délit d'atteinte aux valeurs sacrées de la religion islamique » ô soit le crime le plus grave prévu dans le Code marocain de la presse de 2002 ô et « publication et distribution d'écrits contraires à la morale et aux mœurs ». Très largement médiatisée nationalement et internationalement, cette affaire a donné lieu à un procès retentissant, à l'issue duquel *Nichane* a été temporairement interdit de publication pendant deux mois, et les deux journalistes condamnés chacun à trois ans de prison avec sursis et 80 000 dirhams d'amende. « Écœuré » par cette affaire, D. Ksikes a démissionné de ses fonctions au sein du magazine, alors que la jeune femme, jusqu'à lors pigiste, a choisi d'intégrer sa rédaction dorénavant comme salariée. On notera que c'était la première fois qu'une femme journaliste risquait, dans l'exercice de sa profession, une telle peine d'emprisonnement au Maroc. Le procès de *Nichane* sert de

⁵ CHARPENTIER, 2005 : 91-95.

base à la réflexion que S. Elaji mène actuellement en vue de rédiger un scénario retraçant l'histoire et les enjeux de l'affaire, ainsi qu'un second roman choral en arabe pointant les contradictions de la société marocaine contemporaine.

Toutefois, l'ensemble des prises de position objectivement subversives de S. Elaji, en ce qu'elles constituent une double transgression de sexe et de genre, n'apparaissent pas toujours dénuées d'ambivalence, et semblent, en outre, à relier aux stratégies⁶ que cette jeune « transfuge de classe⁷ » déploie en vue d'assurer une trajectoire improbable, marquée par le souci d'ascension sociale.

À travers l'analyse des voix(es) dissonantes empruntées par S. Elaji dans des composantes différenciées de l'espace public (roman, articles, chroniques, blog, interviews¹), mais aussi du long entretien inédit qu'elle nous a accordé à Casablanca en avril 2007, la présente contribution se propose d'éclairer les prises de parole indissociablement politiques, sociales et littéraires de l'écrivaine-journaliste, sa volonté de participer à la redéfinition des rapports sociaux de sexe dans le Maroc contemporain, ainsi que les stratégies d'écriture² et, plus largement, les prétentions sociales et professionnelles³ qui fondent ce projet.

1. Chama ou les tribulations du genre

On l'a dit, contre la perspective d'une révolte intériorisée et celle, plus générale, du silence et de l'effacement traditionnellement assignés aux femmes, S. Elaji envisage les formes d'écriture journalistique et littéraire volontiers provocatrices qu'elle pratique comme autant « d'armes de combat et de changement social ». C'est d'abord dans le mensuel féminin francophone *Citadine*, qui divulgue « en douceur » certaines approches féministes en direction de femmes diplômées, actives, aisées et urbaines, que la jeune intellectuelle « prétendante » déploie dès mars 2006 ses premières prises de position hétérodoxes, au sein d'une chronique éphémère qui la rend pourtant rapidement célèbre, *Les Tribulations de Chama*⁸. Par le personnage-porte-parole de Chama Watani, dont elle n'a de cesse de rappeler qu'il est fictif⁴ – même si les parallèles avec la vie et les préoccupations de sa créatrice sont évidents⁵ –, S. Elaji entreprend de décrire le

⁶ Il n'est sans doute pas inutile de préciser que la notion de « stratégie » telle qu'utilisée ici ne suppose pas nécessairement une conception finaliste selon laquelle chaque agent social lutterait consciemment pour son profit.

⁷ HOGGART, 1970.

⁸ « C'est marrant parce qu'on a reçu beaucoup de lettres et de mails au départ, parce que les gens pensaient que Chama, elle existait vraiment, que c'était une vraie personne, y'a des journalistes qui voulaient la rencontrer ! Elle était en train de devenir célèbre, de devenir une star ! Tout le monde parlait d'elle ! C'était dingue ! Alors au début, on a joué le jeu, jusqu'à ce qu'on se dise qu'on allait être obligé d'organiser une réception avec une fausse-vraie Chama ! Donc ça allait trop loin, et on a dit – on a redit que Chama n'existait pas, que c'était un personnage fictif que j'avais inventé ! Mais y'a beaucoup de jeunes Marocaines qui se reconnaissaient en elle, parce que le ton, ce qu'elle disait, c'était nouveau ! C'était une chronique qui avait beaucoup de succès ! », affirme S. Elaji en entretien.

quotidien professionnel et amoureux, mais aussi les réflexions souvent empreintes de révolte d'une jeune femme de 33 ans, célibataire, vivant chez ses parents en ville, entretenant une liaison clandestine avec un homme marié, diplômée, cadre dans une multinationale, dotée d'un bon niveau de vie qui lui permet de voyager, de faire du sport, de sortir avec ses amis. S. Elaji résume en entretien :

Elle incarnait une catégorie de femmes, encore minoritaires au Maroc, mais qui existent. Qui sont indépendantes mais qui ne sont pas forcément féministes, qui sont libérées mais qui ne sont pas forcément libertines, et qui se battent pour garder une part d'intégrité dans une société où il vaut mieux se fondre dans la masse. C'était un peu mon *alter ego*, mon double, une sorte de Bridget Jones à la marocaine, comme certains ont dit. Mais y avait aussi une dimension sociale, ça parlait de la réalité de ce pays⁹.

Pendant les huit mois que va durer cette expérience, à laquelle met fin précocement la rédactrice en chef de *Citadine* lorsque Sanaa commence également à collaborer ponctuellement à l'hebdomadaire *Nichane* qui vient de naître, la jeune journaliste, par la voix de cette héroïne qui lui ressemble tant, place au cœur de ses chroniques une réflexion sur les représentations du corps « honteux » des femmes et du corps auquel elles sont à la fois réduites et dont elles sont dépossédées et de leur sexualité et que les pouvoirs religieux et laïcs cherchent à contrôler et, plus largement, sur les rapports sociaux de sexe dans le Maroc contemporain¹⁰ :

Le corps de la femme relève de la *hachouma* [honte] dans notre société. Dans notre imaginaire, le corps de la femme est un objet qui fait plaisir à l'œil, mais qui peut aussi déshonorer une famille. Donc on le cache ! C'est ce qu'on nous apprend quand on grandit, c'est comme ça qu'on est élevé, femmes et hommes ! Et du coup, les femmes sont dépossédées de leur corps, elles en ont même peur ou alors elles en ont honte, parce que leur corps peut être la cause de beaucoup de problèmes ! [1] Déposséder la femme de son corps comme on le fait, c'est faire aussi du corps de la femme un simple objet de

⁹ Référence ?.

¹⁰ Si l'on excepte l'expérience subversive bien antérieure et éphémère du premier mensuel féminin francophone *Kalima* [*La Parole*], fondé par l'universitaire Touria Hadraoui en 1986 - les sujets audacieux qu'il traite (la prostitution féminine et masculine, la condition des « petites bonnes » employées comme personnel de maison, victimes fréquentes de viols impunis faisant d'elles des mères célibataires rejetées par tout le corps social, la polygamie, la liberté encadrée de la presse marocaine) lui valent plusieurs interdictions du Ministère de l'Intérieur et de l'Information alors dirigé par Driss Basri, et une censure définitive en 1988, et celles, plus récentes, de *Citadine*, *Femmes du Maroc* ou encore *Tendances et shopping*, certains magazines marocains consacrent régulièrement des dossiers, comportant témoignages et expertises, au thème tabou de la sexualité (féminine) depuis le milieu des années 1990. C'est surtout vrai d'organes francophones : les généralistes et volontiers audacieux *TelQuel*, *Le Journal Hebdomadaire* régulièrement interdit, ou même le quotidien plus conservateur, organe du parti de l'istiqlal, *L'Opinion*, dans la rubrique « Au-delà des tabous », ou encore l'éphémère mensuel masculin né en 2002, *Masculin*. Quelques rares organes arabophones proposent aussi de telles analyses (ainsi de *Nichane* ou encore des journaux de gauche *Al Abhath al Maghiribiya* et la rubrique « De cœur à cœur » ou *Assahra Al Maghribiya*).

désir qu'il faut cacher. [i] Ici, tu as un corps, tu dois le cacher, tu ne peux pas garder ta poitrine carrément nue sur une plage, tu ne peux pas porter de décolleté osé etc., tu n'existes pas en tant que telle. Comme si les hommes ne pouvaient regarder la femme qu'en tant qu'objet sexuel... [i] Et du coup, la femme est réduite à son corps, elle n'existe qu'à travers son corps¹¹,

affirme ainsi l'écrivaine-journaliste en entretien.

Illustrant les effets du « long travail collectif de socialisation du biologique et de biologisation du social¹² » ô pour reprendre l'expression de Pierre Bourdieu ô , S. Elaji interroge notamment la (re)production des identités sociales de sexe par la socialisation primaire différenciée des garçons et des filles au sein de la famille. Le principe de la division sexuelle du travail y repose non sur des compétences formellement acquises et certifiées, mais sur des apprentissages fondés sur des modèles, normes et valeurs sexués d'identification, des représentations intériorisées des rôles familiaux et domestiques socialement et historiquement construits et assignés, apprentissages d'autant plus efficaces qu'ils passent inaperçus. Cette caractéristique de la sphère privée, qui institutionnalise de manière discrète les différences de sexe en faisant la part belle à la tradition, aux habitudes héritées, aux « qualités » supposées naturelles qui s'imposent donc avec la force de l'évidence plutôt qu'aux « qualifications », constitue un frein plus puissant à l'égalisation des statuts que tout autre domaine de la vie sociale. C'est ce que la jeune femme analyse en entretien :

C'est à la fille de faire le ménage et pas au garçon, y compris dans le Maroc d'aujourd'hui, de la part de jeunes femmes et de jeunes hommes qui ont fait des études ! Pourtant, [i] ça s'apprend par exemple, de faire le ménage ! Ce n'est pas inné chez la fille, ça, c'est une histoire de croyance ! [i] Mais c'est l'idée que le garçon, il rentre le soir de l'école, il voit son père qui rentre du boulot, il se met en face de la télé alors que sa mère, elle, elle va en cuisine ! C'est ça qui est ancré dans sa tête ! C'est ça que le garçon enregistre ! C'est ça les valeurs orales qu'on lui apprend ! [i] Il faudrait remettre en question les principes d'éducation qui se transmettent de père en fils et de mère en fille, et qui vont contre l'émancipation de la femme dans notre société¹³.

Dans la suite de l'entretien, la jeune écrivaine donne un autre exemple saillant de cette socialisation différenciée des filles, transmises par les mères, qui les éduquent dans la peur des hommes et leur enseignent notamment avec fatalité qu'elles n'ont d'autre choix que de subir la violence masculine, posée comme « naturelle » et « inévitable » dans le cadre conjugal :

¹¹ Référence ?.

¹² BOURDIEU, 1998 : 9.

¹³ Référence ?.

Avant et même aujourd'hui, pendant les mariages, la maman de la mariée disait aux femmes : « celle qui n'a jamais été battue par son mari n'existe pas »¹⁴ La manière dont on en parle fait que c'est normal [insistante] d'être battue par le mari. Toutes ces femmes ont déjà été battues par le mari. Et donc [] jusqu'à aujourd'hui [] si la fille revient chez ses parents pour dire : « mon mari me frappe », sa mère va lui dire : « tu sais, ton père aussi m'a mé il me bat ou il me trompe, mais tu sais ma fille, tous les hommes le font ! Faut que tu acceptes ! Ton père l'a toujours fait et moi je l'ai accepté ! » Et du coup, dans la tête de beaucoup de filles de moins en moins heureusement c'est normal que son mari la frappe et la trompe, c'est dans leurs gênes ! Surtout le fait de la trahir¹⁴ !

Par la voix de son héroïne Chama Watani et en s'appuyant sur l'exemple marocain, S. Elaji met ainsi en évidence les mécanismes par lesquels la plupart des individus quittent l'enfance pour l'âge adulte durablement dotés de dispositions incorporées, *i.e.* de catégories de perception, de pensée et d'action posées comme caractéristiques de leur sexe du point de vue du groupe familial, de la classe sociale et, plus largement, de la société dans laquelle ils évoluent. Les systèmes de croyances, sous la forme de stéréotypes, de ritualisations et d'attentes sociales définies par l'aire culturelle de référence, viennent ainsi renforcer les caractéristiques liées au sexe. En cette matière, au-delà des discours prophétiques sur la « modernité », les mères jouent un rôle crucial dans la transmission des normes et des interdits et, partant, dans la reproduction de la domination masculine¹⁵.

Poursuivant ses réflexions dans d'autres chroniques ou dossiers rédigés également en français pour l'hebdomadaire *TelQuel*, c'est ainsi aux thèmes « sensibles » de la place des femmes dans l'islam¹⁶, du divorce à la demande des épouses, du harcèlement sexuel (présenté comme « l'une des plus évidentes manifestations de la maladie [masculine] d'abus de pouvoir »), de la prostitution, de l'inceste, ou encore du viol et de la pédophilie ô non reconnue dans la législation marocaine ô , que la journaliste s'attache ensuite, interrogeant les certitudes et pointant de manière récurrente « l'hypocrisie » des discours patriarcaux convenus. Travaillant tant sur les pratiques (remise en cause de la division sexuée des rôles sociaux) que sur les représentations (construction des stéréotypes de genre), S. Elaji brave un certain nombre de tabous.

¹⁴ Référence ?.

¹⁵ LACOSTE-DUJARDIN, 1985.

¹⁶ Ainsi de ses prises de position favorables aux femmes imams : « à l'époque [juin 2006], y avait la polémique sur les femmes imams au Maroc, où des hommes disaient : « la femme, elle peut pas être imam, parce que quand elle se prosterne, on peut voir son derrière ! » C'est hallucinant, ces arguments des hommes ! Moi, ça m'avait révoltée, et je disais : « mais c'est ridicule, même en faisant leur prière, ils ne regarderaient que le corps de cette femme, alors qu'ils sont sensés être dans un moment de prière ! »

2. *Majnounatou Youssouf* ou la nécessité d'écrire pour « faire la peau aux tabous » ó Virginité féminine et mariage au cò ur des « échanges económico-sexuels »

Écrivant aujourd'hui ô contre toute tentation légitimiste ô presque exclusivement dans sa langue maternelle, l'arabe ô qu'il s'agisse de ses romans, de ses articles, chroniques ou dossiers pour l'hebdomadaire *Nichane* ou, auparavant, pour le quotidien *Assahra Al Maghribya* ô , S. Elaji approfondit les mêmes thématiques, dans l'optique délibérée d'assurer à ses prises de position un plus large retentissement í au risque assumé de choquer certains lecteurs. Toutefois, une telle posture hétérodoxe lui assure une visibilité et une couverture médiatiques certaines :

Que j'écrive en arabe sur la situation des femmes au Maroc, leur corps, la sexualité, c'est ce qui choque le plus en fait ! [í] Je ne l'ai pas fait exprès, ce n'était pas une stratégieí On me dit que je suis osée dans ce que j'écris, ce n'était pas voulu, et à un moment, je me suis rendue compte que c'était le regard que portaient les autres sur mes écrits, j'étais donc la femme qui écrit de manière oséeí impudique. Je dis des choses qui existent dans la société, j'écris sur le corps des femmesí Je suis vraiment révoltée par les choses que je vois dans la société, et j'écris sur ça. [í] Moi, je refuse de me noyer dans la masse ! Je préfère nager à contre-courant ! Parce que je crois que c'est important qu'il y ait toujours des gens qui cherchent à changer des choses dans une société. Je crois qu'il faut profondément remettre en question des lois et des règles de vie qui ne nous conviennent pas, des choix qui ne nous ressemblent pasí [í] [Évoquant ses chroniques dans le quotidien *Assahra Al Maghribya*] Je publiais régulièrement des chroniques que certains appelaient un numéro de strip-tease, ce n'était pas du goût de tout le monde ! Y'en a qui m'ont félicitée pour ma franchise, mais y'en a d'autres qui m'ont insultée, qui m'accusaient de faire une apologie du libertinage, et même du dévergondage. [í] J'ai été très souvent taxée de pute, de fille sans valeurs, de *zinaí* [í] Ça m'a inquiétée un moment, mais je n'exprime pas mes opinions pour provoquer, c'est mes opinions, c'est tout ! [í] Maisí à partir de cette chronique-là, en arabe, ouií j'ai réalisé que je choquais. Et j'ai commencé à le faire avec délectation [sourire] parce que je voulais un peu bousculer les gens. [í] Mon truc, c'était de faire la peau aux tabous ! Et je le fais en arabe, parce que c'est plus drôle [sourire]¹⁷ !,

affirme ainsi S. Elaji en entretien.

Dénonçant les contrôles multiples pesant sur la sexualité des femmes avant le mariage, elle invalide notamment « la mascarade » que représente, selon elle, le culte dans tous les milieux sociaux, diplômés ou non, de la virginité féminine¹⁸ à tout prix : car la perte pré-nuptiale du précieux hymen fétichisé demeure encore largement

¹⁷ Référence ?.

¹⁸ CHARPENTIER, 2009 a et b ; MERNISSI, 1979 ; NAAMANE GUESSOUS, 1987 ; DIALMY, 2002-2003 : 75-83 et 1998.

une transgression majeure, qui fait radicalement sortir les femmes de la catégorie des femmes « honnêtes » et « vertueuses », *i.e.* celles que l'on peut épouser, et jette l'opprobre sur (les hommes de) la famille et le futur époux. Cette réduction communément admise de l'honneur des femmes à leur virginité est pointée avec véhémence en entretien :

À la limite [1], je comprends bien qu'une fille veuille s'abstenir d'avoir un rapport sexuel avant le mariage, si c'est un choix personnel qui ne dépend que d'elle. Je ne suis pas contre les filles qui veulent rester vierges ou contre les hommes et les femmes qui choisissent de se marier à la traditionnelle. Le problème, c'est que souvent, c'est la société qui impose ces comportements et qui fait choisir aux femmes un destin qui ne leur convient pas ! Ce n'est pas la fille qui choisit de rester vierge, mais elle sait que c'est la seule manière de prouver son honnêteté entre guillemets. Sinon, elle passe pour une fille qui couche, une *zina*, une pute qui ne vaut rien, une salope, ce n'est pas une fille bien, simplement parce qu'elle a déjà eu une expérience sexuelle. Et ce que je ne comprends pas, c'est la relation obligée qu'on s'acharne à mettre entre hymen et vertu, entre hymen et honneur, entre hymen et valeurs [1] Nous, on s'obstine à vouloir donner une preuve d'honneur qui n'en est pas une !... [1] L'hymen est considéré par beaucoup d'hommes et de femmes comme étant le symbole de l'honneur d'une fille. Je sais bien qu'on nous a toujours appris que la virginité de la femme, c'est soi-disant ce qu'elle a de plus précieux à offrir à un homme ! Mais c'est horrible de réduire comme ça ce qu'elle a de plus cher à offrir à son homme à son hymen ! [1] Si l'homme avec qui on est aimé plus notre membrane que nous-mêmes, y'a un souci ! [1] C'est la vie de la fille qui est en jeu : si elle perd sa virginité, elle a quasiment foutu sa vie en l'air parce qu'on la résume à ce bout de membrane. [1] Moi, ça m'a toujours exaspérée qu'on lie la valeur d'une femme à un bout de chair, qu'on lie l'honneur de la femme, son intégrité, ses principes, ses valeurs, à sa virginité¹⁹ !

S'affranchissant (au moins partiellement et dans l'ambivalence) des pressions familiales, des prescriptions religieuses, de la surveillance communautaire sur leur corps²⁰ et du poids de la tradition et de ses interdits, de nombreuses jeunes femmes « aménagent » pourtant en secret, parfois dans la honte et la culpabilité, leur chasteté : ayant intériorisé dès l'enfance le caractère sacré de la virginité, le stigmatisme que sa perte représente et la loyauté due aux valeurs communautaires, certaines acceptent, de plus ou moins bon gré, des pratiques sexuelles substitutives à la pénétration vaginale, qui présentent toutes l'avantage de préserver la fragile membrane (courtes pénétrations, masturbation du partenaire, sodomie, fellation). Toutefois, de telles tactiques ne sont pas sans risque et leur « rentabilité » est même loin d'être

¹⁹ Référence ?.

²⁰ ABU-LUGHOD, 2008.

garantie : certains hommes voient dans ces « aménagements » une preuve de la « légèreté » de leur partenaire et/ou une ruse féminine pour les contraindre au mariage.

Pourtant, ces pratiques sont de plus en plus répandues selon S. Elaji, qui revient en entretien sur la définition patriarcale, largement consensuelle mais restrictive, de la virginité, réduite à la non-défloration, pour s'indigner une nouvelle fois de « l'hypocrisie » qui entoure le traitement différencié des hommes et des femmes sous ce rapport :

Dans une société musulmane patriarcale, un garçon qui est vierge sera toujours la risée de ses copains ! [1] Alors que la religion interdit les rapports pour les deux avant le mariage ! Dans la religion musulmane, comme d'ailleurs dans les deux autres religions, la virginité est exigée aussi bien chez l'homme que chez la femme ! Mais il y a des gens qui disent : « oui, mais alors pourquoi l'homme n'est pas né avec un hymen ? » !... [1] Un homme considère qu'il a le droit d'avoir plusieurs partenaires sexuelles occasionnelles avant le mariage, mais c'est des filles qu'au fond, il ne respecte pas, qu'il considère comme des prostituées et dont lui, il ne voudrait pas pour se marier ! Lui, il veut une fiancée pure ! [1] Ce n'est pas logique ! Les garçons ont, eux, des rapports sexuels avant le mariage, ils les ont avec des filles ! Et puis après, le jour où ils veulent se marier, ils vont chercher une fille vierge ! [1] On a l'impression que ça n'existe que dans les couches populaires, mais non ! J'ai parlé un jour à un jeune homme instruit [1], c'est même l'un des garçons les plus ouverts que je connais, enfin, c'est ce que je pensais ! Il est lui-même sexuellement expérimenté, mais il m'a dit que lui, il voulait une femme vierge ! Et ce n'est pas le seul comme ça à le dire ! Il m'a dit : « le jour de mon mariage, si ma femme n'était pas vierge, je l'aurais répudiée, le jour même ! » [1] Je comprendrais ça de la part de gens qui n'ont pas fait d'études, de quelqu'un qui assume à la limite son statut d'homme conservateur, mais pas de ces jeunes hommes qui portent le drapeau de la modernité, de l'ouverture ! [1] Toute la société marocaine est une société qui s'est modernisée rapidement, mais qui a du mal à lâcher ses repères et son histoire, même les élites sont rattrapées par des concepts d'un autre âge comme la virginité, etc ! Souvent, on tient un discours moderniste et rationnel, mais on joue un autre jeu ! Parce que c'est plus facile de jouer un double jeu ! de mener une double vie que de se remettre en cause. [1] Par ailleurs, même si une femme a encore son hymen, ça ne veut pas dire qu'elle est encore vierge au sens de n'importe quel dictionnaire, c'est-à-dire que ça ne veut pas dire qu'elle n'a jamais eu de rapports sexuels, ça veut juste dire qu'elle n'a jamais été pénétrée dans le vagin ! Mais pour les hommes, si elle garde encore son hymen, c'est que c'est une femme chaste ! [1] On tombe dans l'absurde du : elle garde son hymen, donc elle est vierge ! [1] J'ai un ami qui a des rapports sexuels superficiels, parce qu'il ne faut pas passer à la pénétration avant le mariage ! Et je trouve que ça, c'est le *sumum* de l'hypocrisie, parce que et lui, et elle, ils savent qu'elle n'est plus

vierge ! Pourquoi toute cette mascarade ?! [í] [Lier hymen et valeurs] fait aussi que l'on a des pratiques sexuelles pas toujours saines. [í] Mais personne ne se pose la question, même celui qui est sorti avec une fille, qui l'a sodomisée parce qu'elle voulait garder sa virginité, il ne se pose pas de question, le jour où il va chercher une fille vierge pour se marier ! [í] Est-ce qu'il y a beaucoup de mecs qui vont se dire : « ça pourrait être ma sœur ou ma fille ou ma femme !? »... Non ! [í] Le mec veut juste que sa femme ait son hymen ! Elle a peut-être un passé, mais en tout cas, lui, il n'en voit pas la preuve ! [í] On sait tous qu'une fille qui garde son hymen n'est pas forcément vierge ! On sait tous que les filles arrivent toujours à contourner les lois de la nature pour rester soi-disant vierges, si on suit évidemment la définition que notre société donne à la virginité, c'est-à-dire qui ne la lie qu'à l'existence d'un hymen intact²¹ !

Un hymen intact demeure indéniablement, dans de nombreux cas, le premier (et parfois l'unique) capital féminin convertible et rentable sur le marché matrimonial, y compris « financièrement », sa valeur s'incarnant notamment dans le montant négocié de la dot apportée par le futur époux. Plus largement, S. Elaji décrit ainsi le mariage traditionnel comme un « échange économique-sexuel » tel que théorisé par Paola Tabet²², inséré dans des transactions économiques explicites traduites dans l'institution de la dot, instrument direct de la domination masculine au sein des rapports de genre. L'arrangement matrimonial peut dès lors s'analyser comme le lieu symbolique de la « perte payée, organisée, légale de l'hymen », légitimant « une forme de prostitution organisée, institutionnalisée » S. Elaji affirme :

Est-ce que vous savez qu'au Maroc, si le divorce intervient après la consommation du mariage, la femme garde la dot et les cadeaux, mais que si le divorce intervient avant la consommation du mariage, le mari récupère sa dot et ses cadeaux ?! Autrement dit, le divorce est réduit pour la femme à un rapport sexuel et éventuellement à une perte payée de son hymen. C'est la perte payée, organisée, légale de son hymen. Et ça, ça ne fait pas du mariage de la simple prostitution institutionnalisée et légalisée ?! [í] Moi, le principe même de la dot me dérange. Surtout que la signification de la dot, c'est ça littéralement c'est une somme que le mari donne pour pouvoir avoir des rapports sexuels légaux avec sa femme. Donc pour moi, c'est une contrepartie d'un rapport de prostitution, et c'est comme ça qu'on conçoit le mariage. [í] Le mari subvient aux besoins de la famille, de la femme notamment, et elle s'occupe de lui, elle a à satisfaire ses besoins sexuels. Ça, c'est dans notre culture ! [í] Ça veut dire forcément un couple de prostitution légale²³ !

²¹ Référence ?.

²² TABET, 2004.

²³ Référence ?.

La force restante de l'interdit de la virginité impose en conséquence de plus en plus souvent aux filles « imprudentes » d'avoir recours avant l'union matrimoniale à une coûteuse ô entre 2 000 et 3 000 dirhams, soit entre 170 et 265 p, l'équivalent d'un bon « SMIC » marocain ô (et « hypocrite ») réfection d'hymen, parfois financée secrètement í grâce à la dot apportée par le futur époux « candide ».

Cette dernière configuration constitue la trame principale du récit autofictionnel de S. Elaji, *Majnounatou Youssouf*, dont elle résume ainsi le contexte d'écriture, les propos et les enjeux en entretien :

C'est devenu un roman, parce qu'au départ, j'étais partie sur une base plus autobiographique [í] Et puis petit à petit à un moment, j'ai écrit le personnage principal, celui de Zineb, et les gens me disaient : « mais c'est une autobiographie ! », et je disais : « non, c'est pas moi le personnage principal, c'est l'histoire de Zineb », mais Zineb, c'était moi, elle est très proche de moi, dans sa révolte, dans son côté romantique, fleur bleue, les éléments sont imaginés, mais le personnage, c'est moi, oui ! C'est de l'autofiction, c'est de l'autobiographie, de l'autofiction, oui [í] L'histoire du livre, c'est celle de Zineb, c'est une jeune femme engagée dans une relation avec un homme plus âgé qu'elle, qui est marié. Dans le livre, je décris des scènes d'amour, la passion charnelle. Parce que c'est une jeune fille qui assume cette passion charnelle et sa relation illégitime avec son amant. Ce n'est pas pornographique, mais on n'a pas eu l'habitude de voir des femmes décrire un rapport passionnel, charnel, de cette façon²⁴.

À la vision du monde et des rapports de genre de Zineb, 20 ans, l'écrivaine oppose celle de sa sœur, de trois ans sa cadette :

C'est la fille qui veut pas choquer, qui veut rester dans le moule, qui veut faire comme tout le monde. [í] Son père veut la marier alors qu'elle est très jeune [í]. Juste avant le mariage, elle annonce à sa sœur aînée [í] qu'elle n'est pas vierge, elle a eu une relation avec le voisin. Alors sa sœur Zineb lui conseille de le dire à son mari pour ne pas débiter un mariage sur le mensonge, pour ne pas tricher dans la relation. [í] Parce que quand on construit une relation de mariage, d'amour, sur un mensonge, on donne beaucoup d'importance à quelque chose qui ne devrait pas l'être [í] Ce n'est pas la peine de se marier de façon halal si c'est pour vivre toute sa vie dans le mensonge. Fonder une relation sur un mensonge, c'est foncer tout droit dans le mur ! [í] Mais après réflexion, elles vont se rendre compte toutes les deux que c'est impossible, parce que le futur mari [í] n'acceptera pas un truc comme ça, et que ça risquerait même d'attiser la violence [í] En plus de la honte, elle risque même pour sa vie ! [í] La sœur donc veut faire une opération de réfection d'hymen. [Mais les sœurs] n'ont pas les moyens pour financer ça. Comment vont-elles faire ? Le mari est le modèle type d'un bon parti : il a un

²⁴ Référence ?.

appartement, il travaille bien, donc c'est lui qui va financer l'opération sans s'en rendre compte, parce que la sœur [í] va lui mentir pour qu'il donne l'argent ; c'est lui-même qui va financer l'opération de réfection d'hymen, qui lui donnera par la suite l'impression d'être le premier. Ca, ça arrive, que le coût de la réfection d'hymen soit prélevé par la fille sur la dot que son futur mari a déjà payée en partie ! [í] C'est vraiment le comble de l'hypocrisie ! [í] Zineb, elle, n'avait pas eu de rapports avec un homme avant de rencontrer celui dont elle est tombée amoureuse, parce que pour elle, elle aurait des rapports sexuels avec un homme qu'elle aimerait, donc elle s'est donnée le temps de rencontrer un homme qu'elle va vraiment aimer. Il était marié, ça ne la dérangeait pas, ils ont vécu une relation d'amour pendant des années. [í] C'est surtout [í], à travers les deux mondes, une invitation à remettre en question beaucoup de choses dans la société. Qui est la fille qui est la plus honnête entre guillemets ? Celle qui a des rapports sexuels mais par amour, avec un homme marié, et qu'on considère comme une pute qui se donne à tout le monde, ou celle qui n'est plus vierge avant le mariage mais qui fait une opération de réfection d'hymen en se cachant et même en faisant payer le futur mari pour pouvoir se marier avec un bon parti ? [í] Attention, le message, ce n'était pas de dire non plus que la sœur de Zineb, c'était une fille qu'on pourrait taxer de fille pas bien, comme certains l'ont lu. Avoir des rapports sexuels avant le mariage, c'est [í] de plus en plus courant chez les filles, mais ensuite, il faut réparer la nature ! Ca, ça reste très violent et très courant ! [í] Même si dans la tête des filles, c'est quelque chose de pas bien ! Si on pouvait ne pas le faire, ce serait mieux ! Elles ont été tellement culpabilisées ! [í] Le message au fond, c'était de mettre en question la virginité, la sexualité de la femme, la relation hommes-femmes²⁵.

Pourtant, la principale transgression du récit ne se trouve peut-être pas tant dans la « transaction » à laquelle se livre la sœur cadette, mais dans la (ré)habilitation du désir féminin et de l'initiative des femmes dans la passion amoureuse à laquelle se livre S. Elaji par la voix dissonante de Zineb, son *alter ego*, qui assume pleinement sa relation érotique avec son amant marié ô même si elle n'échappe pas toutefois à la valorisation traditionnelle du lien « nécessaire » entre sexualité et sentiments amoureux. Par la voix de la sœur aînée, l'écrivaine revendique clairement le droit à une sexualité pour les femmes célibataires, notamment l'expression de leur désir et de leur plaisir sexuels en dehors du mariage. Ce dernier thème explique jusqu'au titre même du récit, inspiré d'une inversion/subversion de genre d'une double source mythico-religieuse : un épisode de la vie du prophète Youssef, repris dans une sourate du Coran, et une légende du VII^e siècle, qui a exercé une forte influence sur la littérature arabe ultérieure, évoquant les amours mystiques de Majnoun et de Layla [*Majnoun Layla* ó *Le Fou de Layla*]. Dans *Majnounatou Youssouf*, la passion amoureuse et le désir féminin sont écrits et assumés dans les yeux et par la voix libre d'une femme, Zineb, protagoniste

²⁵ Référence ?.

principale du roman, revendiquant sa position d'amoureuse « folle de Youssef », son amant plus âgé marié, comme l'affirme l'écrivaine en entretien :

C'est Zineb qui assume son histoire. Pour toutes ces histoires d'amour de type Roméo et Juliette, dans leur version arabe classique, on a des hommes amoureux de femmes. Ce sont les hommes qui aiment, ce sont les hommes qui déclament et qui écrivent leur amour. Là, dans ce roman, c'est mon personnage principal Zineb, c'est la femme qui raconte l'histoire d'amour vécue par elle, et assumée par elle ! C'est elle qui assume sa passion charnelle et sa relation illégitime parce qu'elle est hors mariage, contre l'hypocrisie ambiante au Maroc ! C'est une façon de donner la parole aux femmes ! [1] Parce que dans la tête de beaucoup, femmes comprises, la femme ne doit pas exprimer son désir et le besoin de son corps ! Ya beaucoup de filles actives qui me disent : « je n'ai jamais pris l'initiative vis-à-vis de mon mari [1] ! » Même avec leurs maris, elles en sont incapables ! C'est dévalorisant ! Le mari la rejetterait, il la respecterait plus²⁶

Toutefois, les prises de position de S. Elaji n'apparaissent pas toujours dénuées d'ambivalence. L'une des principales se cristallise sur le rejet du terme même de « féministe » ô qu'elle peut parfois utiliser néanmoins, dans la dénégation, pour qualifier sa posture. Si l'on veut résumer, elle estime que la plupart des féministes ne tiennent pas compte de la participation active de certaines femmes ô y compris les plus instruites ô à la reproduction de la domination masculine qui s'exerce sur elle, *i.e.*, pour reprendre l'expression de P. Bourdieu, leur intériorisation de la « violence symbolique ». Non seulement certaines femmes se percevaient à travers les catégories d'entendement masculines dominantes, mais encore trouveraient-elles un certain nombre d'avantages au maintien du *statu quo*. La lutte passe donc en premier lieu, selon la journaliste-écrivaine, par un bouleversement de la vision du monde et des rapports de genre des femmes elles-mêmes, trop souvent « passives ». Affirmant que « la liberté, ça s'arrache, ça se quémande pas ! », généralisant dans le même mouvement ses propres dispositions, n'évitant pas toujours le légitimisme de position atteinte, S. Elaji adopte une posture universaliste. Elle se montre ainsi farouchement opposée à toute forme de « discrimination positive » en faveur des femmes (notamment lorsqu'elle vise à favoriser leur entrée dans le champ politique), qu'une telle démarche différentialiste se fonde sur des quotas ou des formes paritaires, estimant que cette conversion du stigmate (la supposée ô et essentialiste ô « spécificité féminine ») en ressource-emblème risque fort de renforcer la domination de genre qu'elle se propose de combattre, et d'enfermer les femmes dans leur « indépassable féminité »²⁷. On comprend mieux, dès lors, la formule, reprise comme titre de l'« Interrogatoire » de l'écrivaine réalisé par son confrère journaliste D. Bennani pour *TelQuel* en juin 2006 :

²⁶ Référence ?.

²⁷ DULONG, MATONTI, 2004 ; DULONG, LEVEQUE, 2002 : 81-111 ; ACHIN, 2007.

On ne fait pas de politique avec ses organes génitaux ». Si la jeune intellectuelle déplore la très faible présence des femmes dans la vie politique marocaine, elle estime qu'elles contribuent elles-mêmes largement à leur exclusion en n'occupant pas le « terrain » pour « faire de la politique comme les hommes.

Sans défendre une position différentialiste périlleuse en soutenant qu'il existerait des « valeurs » spécifiquement et exclusivement féminines, on peut toutefois penser que les femmes, notamment dans les sociétés patriarcales, peuvent mettre en avant et en œuvre une expertise différente de celle des hommes, du fait de leur situation historique et sociologique singulière. Engagées à la fois dans l'espace privé et, de plus en plus, dans l'espace public, elles sont ainsi sans doute plus au fait de problèmes concrets touchant aux questions politiques de proximité. En zones urbaines au moins, de par leurs parcours professionnels et les responsabilités qu'elles exercent dans le monde associatif, elles sont souvent amenées à gérer leur temps différemment des hommes, ce qui constitue déjà une manière minimale de « faire de la politique autrement »...

Bibliographie

- ABU-LUGHOD L., *Sentiments voilés*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2008.
- ACHIN C., *Sexes, genre et politique*, Paris, Economica, 2007.
- BOURDIEU P., *La Domination masculine*, Paris, Seuil, 1998.
- CHARPENTIER I., « Écrire pour faire la peau aux tabous : Virginité des filles et rapports sociaux de sexe dans quelques récits d'écrivaines marocaines contemporaines », dans *Genre, sexualité et société*, 2 (2009a) (en ligne).
- CHARPENTIER I., « Genre et rapports sociaux de sexes », dans *Les Cahiers français*, 326 (2005), p. 91-95.
- CHARPENTIER I., « L'interdit de la virginité des jeunes filles (et ses contournements) au Maroc, entre Islam et traditions », dans *Sociologie Santé*, 31 (2009b).
- DIALMY A., « Le champ Famille-Femme-Sexualité. Les voiles de la sexualité », dans *Les Sciences humaines et sociales au Maroc*, Rabat, University Institute of Scientific Research, 1998.
- DIALMY A., « Premarital Female Sexuality in Morocco », dans *Al-Raida*, xx, 99 (2002-2003), p. 75-83.
- DULONG D., LEVEQUE S., « Une ressource contingente. Les conditions de reconversion du genre en ressource politique », dans *Politix*, XV, 60 (2002), p. 81-111.
- DULONG D., MATONTI F., « L'indépassable féminité. La mise en récit des femmes en campagne », dans SAWICKI F. (dir.), *La Mobilisation électorale municipale. Permanences et mutations*, Lille, Presses Universitaires de Lille, 2004.
- HOGGART R., *La Culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970.



PDF
Complete

Your complimentary
use period has ended.
Thank you for using
PDF Complete.

[Click Here to upgrade to
Unlimited Pages and Expanded Features](#)

Isabelle CHARPENTIER

LACOSTE-DUJARDIN C., *Des mères contre les femmes. Maternité et patriarcat au Maroc*, Paris, La Découverte, 1985.

MERNISSI F., « Virginité et patriarcat », dans *Lamalif*, 107 (1979).

NAAMANE GUESSOUS S., *Au-delà de toute pudeur*, Casablanca, Eddif, 1987.

TABET P., *La Grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économique-sexuel*, Paris, L'Harmattan, 2004.



PDF
Complete

*Your complimentary
use period has ended.
Thank you for using
PDF Complete.*

[Click Here to upgrade to
Unlimited Pages and Expanded Features](#)